

Chroniques

Soupçon

Pierre Vadeboncoeur

Volume 25, numéro 4 (148), août 1983
Jacques Godbout

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30524ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vadeboncoeur, P. (1983). Soupçon. *Liberté*, 25(4), 132–133.

PIERRE VADEBONCŒUR

SOUPÇON

L'art européen, pendant un bon gros siècle, a beaucoup obtenu par voie de révolution. Notamment ce fut le cas de la peinture. La grande brisure des romantiques dans tous les arts s'est répercutée en de multiples bouleversements successifs. De l'extérieur, au seul spectacle de ces oppositions périodiques et radicales, on croirait que les artistes se sont mis à faire en art ce qui se faisait dans le même temps en politique et à refléter plus ou moins à leur insu cette dernière. Fut-ce effectivement à cause du grand choc initial de la Révolution française? Celle-ci avait universellement fourni le modèle de ce que peut accomplir la volonté de révolte quand on arrive à la harnacher et en somme à y croire. La critique, le vouloir correspondant à celle-ci, sont devenus, aux XIX^e et XX^e siècles, des moyens constamment et consciemment appliqués. On avait appris qu'ils pouvaient changer les choses. L'histoire moderne est pleine de conséquences de ce savoir. Cependant l'histoire de l'art aussi, et ultimement à cause de la même découverte, c'est plausible.

Mais l'art n'est pas la politique et il y a tout le secret de la connaissance artistique. Ce qu'on croirait être une suite de combats plus ou moins superficiels et décidés par esprit d'opposition et d'action est plus profond que cela. Les révolutions authentiques de l'art, même stimulées par une époque à révolutions, obéissent à des nécessités intérieures. On n'est pas ici dans l'extériorité politique.

Néanmoins une question se pose, non pas tou-

chant l'art en rapport avec la politique, cette fois, mais avec son propre passé. Il peut y avoir mimétisme. Autrement dit, il peut arriver qu'on se mette à reproduire plus ou moins gratuitement le processus révolutionnaire en art. Ce dernier d'une certaine façon serait recherché d'abord par l'artiste, comme si aucun art ne pouvait exister qu'à partir d'une cassure.

J'ai des soupçons sur les derniers vingt ans à peu près. Il semblerait y avoir apriorisme intellectuel. En 1982, dans une rétrospective de l'école dite de New York, les artistes représentés là, au Guggenheim, sauf Pollock et sa période, avaient l'air d'imiter automatiquement et comme extérieurement le geste de rupture qui a marqué sans cesse un siècle de peinture européenne.

Même observation pour le nouveau roman, instruit, lui, par les beaux-arts et non par le roman (puisque l'évolution de cette littérature, en France, jusque-là, avait toujours été, si l'on peut dire, organique).

La poésie aussi est soupçonnée. Que penser de l'*illisibilité* dont parle un critique? Ou encore du lettrisme, par exemple? Qu'est-ce que c'est? Peut-être une négation nécessaire, ou bien un voyage plein de hasards. Mais peut-être seulement imitation mécanique de la dialectique du changement dans les arts.

Autre exemple: l'art minimal. Procède-t-il essentiellement d'un parti pris de contradiction? Donc d'une opération intellectuelle? Le signe en serait que par de tels chemins l'on finisse par aboutir à l'exténuation. Celle-ci serait le produit direct et naturel d'une erreur, d'une abstraction. Les arts de l'époque seraient-ils fréquemment dans ce piège-là?

Peu de réponse à ces questions. Mais ce que certains ne voudraient pas, c'est que l'esprit d'école, assez complaisant, les emprisonne. Nous sommes libres. Au reste, qu'on songe que le temps actuel pourrait être à des années-lumière de n'importe quelle discussion théorique de ces dernières années. Cette considération est d'ailleurs une réponse absolue, en quelque sorte.